

Une veillée au bon vieux temps : saynète sur des airs jurassiens

Autor(en): **Lièvre, Lucien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **24 (1919)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une veillée au bon vieux temps

Saynète sur des airs jurassiens

PAR

LUCIEN LIÈVRE

Professeur à l'École cantonale à Porrentruy



Représentée à Porrentruy les 27 avril, 3 et 11 mai 1919



PERSONNAGES :

Pierre-Joseph, bourgeois de Porrentruy.

Marie-Anne, son épouse.

Julie

Françoise

Thérèse

Rose

} leurs filles.

Le grand-père.

La grand'mère.

Conrad, le voisin, paysan fortuné.

Jean

Jacques

} ses fils.

Xavier, militaire rentré du service étranger.

Joseph, ami des fils de Conrad.

Le guët.

Jeunes garçons, parcourant les rues en chantant.

* * *

La scène représente un intérieur mi-paysan, mi-bourgeois, à Porrentruy, vers 1830, avec des meubles de l'époque.

A droite, une table en avant de laquelle sont assises Julie, Françoise et Thérèse, occupées à des travaux d'aiguille; au premier plan Rose, un rouet devant elle, file. A gauche

derrière le fourneau, un banc adossé au mur ; sur ce banc, Pierre-Joseph, le père, fume sa pipe. Le grand-père et la grand-mère sont assis dans des fauteuils, au fond de la pièce. Marie-Anne, la mère, va et vient dans la chambre, rangeant la table, le buffet.

* * *

(*Avant le lever du rideau, les femmes se mettent à chanter, à mi-voix*) :

Marianne s'y promène
Le long de son jardin,
Le long de son jardin
Sur les bords de la France,
Le long de son jardin
Sur les bords de l'eau,
Tout auprès du vaisseau.

(*Après le premier couplet, le rideau se lève lentement, tandis que les jeunes filles continuent à fredonner la chanson*) :

El' voit venir un' barque de trente matelots, de trente. *etc.*

Le plus jeune des trente chantait une chanson, chantait, *etc.* (1)

Marie-Anne (*s'adressant à Pierre-Joseph*). — Aurons-nous quelqu'un à la veillée, Pierre-Joseph ?

Pierre-Joseph. — Oui, ma femme, notre voisin Conrad m'a fait dire qu'il viendrait passer la soirée chez nous.

(*On heurte, Conrad entre.*)

Conrad (*saluant*). — Bonsoir la compagnie.

Tous. — Bonsoir Conrad.

Pierre-Joseph (*tendant la main à Conrad*). — Bonsoir voisin, venez vous asseoir derrière le fourneau... Avez-vous terminé vos semailles ?

Conrad. — Oui, et les gros travaux d'automne aussi. Tout est réduit jusqu'au printemps prochain. L'année a été bonne, en fourrage, en graines, en pommes de terre ; les greniers et les caves sont abondamment garnis, de sorte que l'on peut envisager l'avenir avec tranquillité.

Pierre-Joseph. — Tranquillité ! — Voilà qui est bon à dire pour vous, grand paysan, qui avez de beaux gars, aptes à faire votre travail et ne donnant aucun souci ; mais pour nous autres, petits bourgeois, gratifiés par le Ciel de quatre filles à marier, la tranquillité n'existe guère.

Conrad. — Qui le croirait ? Voyez comme toutes quatre travaillent diligemment et comme gaiement elles chantent. Vrai, à les voir ainsi, il ne vient pas à l'idée qu'elles soient en mal de mari.

Pierre-Joseph. — Si fait, si fait, elles brûlent d'en avoir un. Leur mère, mieux que moi, est à même d'en juger, n'est-ce pas Marianne ?

Marie-Anne. — A cet âge, où sont nos filles, il est clair qu'on n'a aucune envie de coiffer Sainte-Catherine.

1. Voir premier fascicule, *Vieux airs, Vieilles chansons*, page 46.

Conrad. — D'autant moins que les occupations réservées aux vieilles filles à la Tour de Milandre, ne sont pas précisément attrayantes. Mais avec des minois si frais et si gentils, avec leurs qualités de ménagères et aussi leur petite dot rondelette, vos charmantes héritières trouveront des maris, deux pour un !

Marie-Anne. — De notre temps, les garçons ne se faisaient pas désirer. Ils étaient sans cesse à nos portes, à nos fenêtres et nous avions fort à faire de choisir parmi tous les soupirants qui nous faisaient la cour...

Pierre-Joseph. — Ah ! ma bonne Marie-Anne, m'est avis que tu as fort bien fait ton choix.

Marie-Anne. — Il a fallu t'épouser pour se défaire de tous les autres.

Rose (*timidement*). — Ah ! maman, les jeunes gens étaient donc beaucoup plus galants et sérieux de votre temps qu'aujourd'hui ?

Marie-Anne. — Certainement. Ils nous courtoisaient pour le bon motif. Ils venaient ouvertement chez nos parents, demandaient l'autorisation de faire une veillée avec nous et, si à la fin de la soirée, on jugeait de part et d'autre qu'on pourrait s'entendre, c'était le mariage en perspective.

Conrad. — Hélas, voilà de charmantes coutumes qui sont perdues. Les garçons ne recherchent plus guère les maisons paisibles ; ils vont au cabaret, jouent aux cartes et guettent plutôt les grosses dots que les filles sages et économes.

Julie. — Oh ! il y a encore de gentils garçons qui ne demanderaient pas mieux que de faire la connaissance d'une future ; mais, voilà, ce sont les occasions de se rencontrer qui manquent.

Françoise. — Il faudrait organiser des soirées, des bals, comme dans les grandes villes.

Thérèse. — Si Porrentruy avait une petite garnison, les officiers sauraient déjà arranger des réunions charmantes auxquelles nous ne manquions pas d'être invitées.

Marie-Anne. — Mes petites commères, un peu de modestie. Les garçons ne sont pas si rares : écoutez ces chanteurs qui remontent la rue.

(*On entend un chœur de jeunes garçons dont les voix se rapprochent et qui chantent avec entrain, en passant devant la maison*) :

1. Un beau lundi, l'on vint m'avertir,
Que ma maîtresse avait changé d'aimant.
Et moi promptement je m'en suis en allé
Trouver ma maîtress' pour savoir sa pensée.
2. — Bonjour, la bell', comment allez-vous ?
Dites-moi, bell', si j'serai votre époux.
Dites-moi, la bell', si j'aurai votre cœur
Pour y soulager mes peins et mes douleurs ?
3. — Hélas, mon cœur, comment l'auriez-vous ?...
Il est engagé à d'autr's aimants que vous.
Il est engagé à un jeune officier
Qui a su charmer mes tendres amitiés. [1]

1. Voir premier fascicule, Vieux airs, vieilles chansons, page 32.

(Toute la chambrée reprend le couplet qui s'entend dans le lointain).

(À ce moment, on frappe et un jeune homme d'allures martiales entre dans la chambre.)

Xavier. — Bonsoir, la compagnie. Peut-on venir se chauffer un peu chez vous ?

Tous. — Bonsoir, Xavier !

Marie-Anne. — Sois le bienvenu, Xavier ; viens t'asseoir près du fourneau. — *(Xavier va s'asseoir auprès des jeunes filles.)*

Marie-Anne. — Toi, tu ne fais pas tant de manières pour fréquenter les maisons où il y a des filles à marier. Tu sais qu'on te dit un peu volage...

Xavier. — Que voulez-vous, le service militaire m'a fait ainsi ; je m'enflamme facilement. La vie des camps, cette existence vagabonde que mène le soldat ne lui permet guère d'être un modèle de constance et de fidélité ; mais, puisque j'ai obtenu mon congé et que je vais me fixer ici, je vais devenir un parangon de vertu, le type du véritable bon mari. A bon entendeur, salut !

Rose. — On dit, Xavier, que vous chantez de si belles chansons apprises dans ces pays lointains que vous avez parcourus.

Xavier. — Hélas, des chansons de caserne ! On n'ose guère les produire devant des jeunes filles. Que pourrais-je bien vous chanter.

Julie. — Dites-nous... « Quand le bonhomme revint du bois... ».

Xavier. — C'est scabreux. Mais, puisque vous le désirez... *(Il chante.)*

1. Quand le bonhomm' revint du bois, (bis)
Il trouv' la têt' de son âne
Que le loup n'avait pas mangé.
O têt' ! pauvre têt' !
Toi qui chantais si bien les vêpres,
Labredondaine,
Les vêpres aussi les chansons,
Labredondaine, labredondon. [1]

Tous. — Très bien, la bonne chanson !

Le grand-père. — De mon temps, on en chantait une qui allait comme ceci : « Voilà ma journée faite, I dera la la... ».

La grand'mère. — Mais, je la connais aussi, chantons ensemble :

1. Voilà ma journé' faite.
I de ra la la (bis)
Voilà ma journé' faite,
Allons nous promener. (ter) [2]

Xavier. — Allons, mesdemoiselles, prenez un peu exemple sur votre bonne grand'mère et sur votre vaillant grand-père et chantez donc une de ces belles romances que vous fredonnez si souvent en faisant tourner votre rouet.

1. Voir deuxième fascicule, Vieux airs, Vieilles chansons, pages 100 et 101.

2. » » » » » » 8.

(*Les filles se concertent.*) — Chantons : « Coucou... ! Oul, Coucou... ! —
(*Elles chantent*) :

1. Un soir dans la prairie,
Fleurie,
Un jeune pastoureau
Attendait son amie,
Chérie,
Au bord d'un clair ruisseau.
Se mêle à son murmure
Ce chant de triste augure :
Coucou ! Coucou !
Coucou ! Coucou ! Coucou ! [1]

Xavier. — Quelles jolies voix, comme elles s'accorderaient bien avec celles que j'entends dans le lointain.

(*On entend le chœur des garçons qui redescend la rue*) :

4. — Chèr' Louison, si tu avais voulu
Faire mon bonheur, tu m'aurais prévenu.
Je n'aurais pas tout dépensé mon argent.
Dans ces cabarets pour toi et tes parents.
5. — Si tu l'as bu, tu l'as bien voulu,
Combien de fois je te l'ai défendu !
Ah ! combien de fois je t'ai dit poliment :
Galant, retir'-toi, galant, tu perds ton temps !
6. — Si j'ai perdu mes peïn's et mon temps,
J'ai au moins passé d'agréables moments,
Le verre à la main, pour noyer mon chagrin,
Point de larm's aux yeux, bell', pour te dire adieu. [2]

Xavier (*à Marie-Anne*). — Si vous vouliez, patronne, je ferais entrer ces garçons et nous chanterions tous ensemble quelques vieux airs du pays.

Marie-Anne. — Que dis-tu de cette idée, Pierre-Joseph ?

(*Les jeunes filles à leur père.*) — « Papa, soyez gentil ! »

Pierre-Joseph (*à Xavier*). — D'accord, faites entrer cette jeunesse et vous, fillettes, préparez quelques bons verres de vin chaud et de « cozac » pour ragaillardir ces chanteurs.

Xavier (*par la fenêtre*). — Bonsoir les amis.

(*Des voix à l'extérieur*). — Bonsoir, Xavier !

Xavier. — Eh bien, camarades, c'est beau de s'en aller ainsi, chantant par les rues de notre vieille cité, mais, m'est avis que, quand il y a de bonnes maisons, chaudes et hospitalières, comme celle-ci, on pourrait bien s'y arrêter pour dire bonsoir à la compagnie. — Qu'en dites-vous ? Allons, entrez, on vous invite cordialement.

(*Des voix à l'extérieur*). — On y va !

1. Voir deuxième fascicule, *Vieux airs, vieilles chansons*, page 76.

2. » premier » » » » 32.

(*La porte s'ouvre et quelques jeunes garçons entrent, un peu gênés, et saluent les personnes présentes.*)

Conrad (*à ses fils*). — Tiens, vous voilà, mes garçons !

Jean. — Père, nous étions avec nos amis quand Xavier nous a appelés.

Conrad. — Je crois que vous serez mieux ici que dans la rue.

Joseph. — D'autant mieux que dehors il fait froid et que l'on n'y voit pas !
(*Il éteint sa lanterne.*)

(*Les jeunes filles ont versé à boire.*)

Pierre-Joseph. — Allons, mes amis, une gorgée pour vous réchauffer.

(*Tous s'approchent de la table. — On trinque.*)

Xavier (*entonnant une chanson*) : « Mes amis de la table ronde... »

(*Tous les garçons jont chorus*) :

1. Mes amis de la table ronde
Dites-moi si ce vin est bon
» » oh oui oui oui
» » oh non non non
» » si ce vin est bon.
2. J'en boirai cinq à six bouteilles
Pour ne plus penser à l'amour
» » oh oui oui oui
» » oh non non non
» » penser à l'amour.
3. Ce n'est pas de l'affaire aux filles
D'embrasser toujours les garçons
» oh oui oui oui
» oh non non non
» toujours les garçons.
4. Ce n'est pas de l'affaire aux hommes
De rentrer toujours à minuit
» oh oui oui oui
» oh non non non
» toujours à minuit.
5. Y a quelqu'un qui frappe à la porte
Je ne sais si c'est mon ami
» » oh oui oui oui
» » oh non non non
» » si c'est mon ami.
6. Si c'est lui que le diable l'emporte
Je n'partirai pas avec lui
J'ne partirai oh oui oui oui
» » oh non non non
» » pas avec lui.

Xavier. — Maintenant que nous autres garçons avons fait notre devoir à votre tour, mesdemoiselles; de vous faire entendre

(Les jeunes filles se consultent et Thérèse et Françoise se mettent à chanter) :

1. En passant la rivière
j'ai perdu mes gants, maman,
Mes gants et mes jarr'tières,
Mon p'tit panier blanc. [1]

(Tous les garçons applaudissent et rapprochent leurs chaises de celles des jeunes filles. — Des couples discutent amicalement.)

Jacques (venant s'asseoir auprès de Rose). — Rose, je profite de l'occasion que je guette depuis longtemps pour vous demander si je puis venir quelquefois passer une soirée auprès de vous.

Rose. — Pourquoi pas, nous sommes voisins, vous viendrez avec votre père.

Jacques. — Sans doute, mais j'aimerais vous voir sans que tout le monde soit présent. — J'ai une chose à vous confier.

Rose. — Quelques ennuis, peut-être ?

Jacques. — Non, un projet d'avenir.

Rose. — Avez-vous l'intention de quitter le pays ?

Jacques. — Non, j'ai plus que jamais l'intention d'y rester, mais pas seul à seul.

Xavier (qui s'est approché). — Alors, seul à deux ?...

Jacques. — Parfaitement, mais Rose n'a pas l'air de vouloir me comprendre.

Rose. — C'est que...

Xavier. — Causez un peu de vos affaires, tandis que je vais faire boire et danser tout ce monde.

Pierre-Joseph. — Conrad, vois-tu, tes garçons ne sont pas les moins entreprenants. Regarde un peu comme ils courtisent nos filles. — Cré dié, comme ça me rappelle mon temps. (Il frappe un coup de poing sur la table et chante : « Auprès de ma blonde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon. . (bis) »).

Marie-Anne. — Chut ! Ne chante pas de pareilles gaudrioles. Ça leur donnerait de belles idées à tes futurs gendres.

Pierre-Joseph. — Aimes-tu mieux le sentimental : Je vais vous chanter avec les amis l'une de nos vieilles rangaines :

1. Nous étions trois garçons bon drôl's
Et tous les trois du même accord
Au cabaret nous somm's allés
Nous avons fait liesse
Nous avons fait payer l'écot
A nos maîtresses. [2]

1. Voir deuxième fascicule, Vieux airs, Vieilles chansons, pages 33 et 34.

2. » premier » » » » 8.

Marie-Anne (*bas à son époux*). — Il vaudrait mieux laisser chanter nos filles afin que ces garçons entendent leurs belles voix.

Pierre-Joseph. — Eh bien, Marie-Anne donne l'exemple. — (*Marie-Anne chante*) :

1. Il fait froid, la nuit est sombre,
La neige couvre la terre :
Marguerit', fais-moi lumièr',
C'est pour te dire au revoir.

Refrain : Oh ! Marguerite,
Ma douce amie,
Viens dans mes bras,
Ne me fais plus souffrir. [1]

Pierre-Joseph. — Allons, Rose, Julie, une ritournelle.

Julie (*chante*) :

1. Une jeune fille âgée de quinze ans
Disait à sa mère : « Il me faut un aimant ! »
— Un aimant ? ma fille. A quoi pensez-vous
D'aimer un jeune homme, qui n'est pas pour vous ? [2]

Pierre-Joseph. — Mes amis, à la vôtre (*il verse en chantant*) :

Encore un p'tit verr' de schnik
Pour nous r'mettre, Pour nous r'mettre
Encore un p'tit verr' de schnik
Pour nous r'mettre en train !..

Si les filles sont belles ici.
Nous y passerons la nuit...

Marie-Anne (*le poussant*). — Tais-toi.

Pierre-Joseph (*interloqué*) regarde l'assistance qui chante en chœur.

« Toute chanson qui perd sa fin .. »

Pierre-Joseph. — Eh bien Rose, toi aussi tu vas nous dire la tienne.

Rose (*chante*) :

1. Passager, viens, l'onde est claire.
Dans ma barque solitaire,
Qu'il est doux, loin de la terre,
De s'asseoir au frais du soir !

Refrain : Puis je jette un gain refrain
A l'écho lointain,
La ou ti, la ou ti ou la.
Et l'écho, mes seul's amours,
Me répond toujours :
La ou ti, la ou ti ou la ! [3]

Xavier. — Une veillée n'est jamais parfaite s'il n'y a pas un petit brin de danse.

-
1. Voir deuxième fascicule, *Vieux airs, Vieilles chansons*, pages 81 et 82.
 2. » premier » » » 31 et 32.
 3. » deuxième » » » 17 et 18.

(*Les jeunes filles battant des mains*). — Oh, oui, dansons !

Marie-Anne. — Mais nous n'avons pas de musique.

Grand'mère. — Autrefois, on dansait aux chansons. (*Elle chante* : « Marie, trempe ton pain... » — *Tout le monde se met à chanter et à danser*. — *Tout à coup, on entend au dehors une voix forte*.)

Le guet (*chante*) :

1. Bonsoir, bonsoir, retirez-vous.
Fermez serrures et verrous.
Le marteau répète à grand bruit :
Dix heur's ! Dix !
2. Dormez avec tranquillité,
Je veille à votre sûreté.
Déjà l'horloge a répété :
Onze heur's ! Onz' ! [1]

Toutes les voix. — Voilà le guet, il est minuit.

Les jeunes filles. — Déjà. — Quel dommage !

Jacques (*s'arrêtant de danser, à Rose qu'il entraîne un peu vers la gauche*). — Ma chère Rose, m'avez-vous compris. Oserais-je vous demander si vous partagez mes sentiments ?

Rose (*un peu hésitante*). — Jacques, je ne puis vous cacher mon trouble ; depuis longtemps je me sentais attirée vers vous par une vive sympathie.

Jacques. — Merci, chère Rose. Je puis donc revenir et confier mon projet à vos parents.

Rose. — Je n'ose espérer... Au revoir ! (*Elle le reconduit vers le groupe des danseurs avec un affectueux sourire*.)

Pierre-Joseph (*à sa femme*) :

Allons la mère Gaspard, encore un verre
Il n'est pas tard...

(*On trinque, on boit une dernière fois*.)

Pierre-Joseph (*aux garçons qui font leurs adieux*). — A vous revoir, mes amis. — (*À Xavier*) : Merci à toi de nous avoir procuré une si bonne veillée ; ramène tes camarades.

Xavier — Entendu.

(*Les garçons sortent en chantant*) :

Mes amis, ah reprenons gaiement
Le chemin de notre maisonnette,
Mes amis, ah reprenons gaiement
Le chemin de notre régiment...

Marie-Anne. — Oh, que cet âge est heureux. — (*À ses filles*) : Il me semble, mes filles, que vous vous entendiez fort bien avec ces garçons.

1. Voir deuxième fascicule, Vieux airs, Vieilles chansons, pages 5 et 6.

Julie. — Certainement, mère. Et ils nous ont promis de revenir.

Marie-Anne (*à son mari*). — Tu peux préparer ta bourse pour le trousseau.

Conrad. — Il faudra songer à la petite dot...

Pierre-Joseph. — Si nos enfants se conviennent, nous nous entendrons déjà pour leur avenir.

(Il accompagne Conrad qui sort et vient se rasseoir sur le banc près du fourneau.)

(Les jeunes filles en rangeant leurs corbeilles à ouvrage, reprennent les couplets de « Marianne s'y promène... » ; pendant le dernier couplet le rideau tombe lentement.)

DOUE, AFENAT

SONNET

Tote lai neut lai mère é bîn seuffie,
Les railais aint empiâchu lai mâjon.
Djunque à maitin l'hôtâ feut in enfie
Mains mitenaint tchétiun rit sains réjon.

L'afaint ât li : ç'ât inne baichenate
Dremaint en paix chu son petét tieuchin...
In djoé las-moi ! te furés tai brêçate,
Te coinniétrés et seuffrance et tieusin.

Les graindépéts djalonneraint tai vie ;
De pô de cious elle seré tieuvie ;
Te voicherés des laïgres ai fouejon.

Doue, afenat, tiaint te serés baîchate
Te voillerés et t'airés tes coitchates :
Lai sanne n'é qu'inne coétche séjon.

JULES SURDEZ.